

LE DIABLE EN CHOCOLAT

— Polar —

ROMAN

LE DIABLE EN CHOCOLAT

Rémy WELSCHINGER

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média, d'après Victor WELSCHINGER

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-388-5

1. RIEDOLSHEIM 1983

Lorsqu'il reprit partiellement ses esprits, il ne vit que du noir et mis du temps à saisir que cela était dû à la nuit d'encre qui était tombée sur les prés. Il comprit que quelqu'un le tirait par les jambes et sentit son corps glisser sur l'herbe rase qui venait d'être fauchée, respirant l'odeur du foin coupé que la fraîcheur de la nuit rendait plus forte encore. Tout était silencieux et au loin, il crut percevoir le cri d'un animal sauvage et le ululement d'une chouette. Dans l'état second dans lequel il se trouvait, ces différentes sensations lui semblaient presque agréables.

Ce n'est que peu à peu que les choses lui revinrent partiellement en mémoire. Une soirée horrible : les révélations, la bagarre et puis le trou noir. Mais il n'eut pas le temps de s'éclaircir les idées, car tout s'accéléra : il sentit sa tête déjà douloureuse, heurter des branches, puis des pierres alors qu'on le traînait par terre et perdit à nouveau connaissance.

Une douleur foudroyante au bras le réveilla. Ouvrant les yeux avec difficulté, il crut percevoir l'éclat d'une lame, sentir un liquide chaud couler le long de son torse. La douleur, se faisant plus vive encore, devenait insoutenable. Il essaya de crier, mais un faible râle sortit de sa bouche : c'était une ultime réaction avant de sombrer dans une nuit définitive.

2. PARIS 2010

Gilles Weber se mit à paniquer en ouvrant les tiroirs de sa table de nuit en constatant qu'il ne restait plus de cachet d'antidépresseur sur la plaquette. Sans ce médicament, il était sujet à des crises d'angoisse, devenait nerveux dès qu'il se retrouvait en public et avait tendance à perdre ses moyens. Une situation totalement incompatible avec sa fonction de commandant, où face à ses équipes, il ne devait montrer aucun signe de faiblesse. Il se demandait d'ailleurs ce que pensaient réellement de lui ses subalternes, sachant qu'il n'aurait sans doute jamais la réponse et que finalement, il s'en fichait.

Depuis de longues années, il éprouvait un état dépressif qui se manifestait par des insomnies, l'amenant à se gaver de cachets mélangés parfois à de l'alcool ou à du cannabis, pour gagner quelques heures de mauvais sommeil. *Personne n'est parfait*, se dit-il pour se rassurer, tout en s'affolant de ne pas retrouver l'ordonnance dont il était presque sûr qu'elle restait renouvelable. L'idée de subir les remarques inutiles de son médecin sur les risques d'addiction et les conséquences à long terme des médicaments qu'elle lui prescrivait par ailleurs sans réserve, depuis plus d'une décennie, le rendait irritable. En fouillant fébrilement, il finit par retrouver la feuille de soins. « C'est lamentable d'en être arrivé là, mais bon, ça pourrait être plus grave », pensa-t-il pour se donner bonne conscience.

Il occupait un logement dont il était facile de se rendre compte qu'il s'agissait de celui d'un célibataire : des livres et des revues s'entassaient un peu partout, des chaussures et des vêtements étaient éparpillés sur le sol. L'appartement n'était pas sale, mais en désordre permanent, néanmoins fonctionnel, sans aucun souci décoratif, où rien ne donnait la moindre indication de la personnalité de celui qui y vivait. De toute façon, Gilles n'y passait que peu de temps, un dortoir en somme, son véritable chez-soi étant le commissariat. En s'impliquant aussi intensément dans son travail, il évitait de sombrer, car il avait parfois le sentiment que sa vie était vide de sens, n'étant qu'un bref interlude entre sa naissance et sa mort. Il n'avait jamais réussi à établir de relation stable avec une femme, convaincu qu'il ne ferait qu'un mauvais mari et un père minable. Mais il n'y avait pas que sa vie privée qu'il n'avait pas réussie, il commençait également à montrer de sacrés signes d'usure sur le plan professionnel, ayant de plus en plus de mal à trouver du sens à toutes les atrocités qu'il était amené à voir et à gérer au quotidien.

Après une douche glacée qui l'aida à se revigorer un peu, tout en s'habillant, il jeta un coup d'œil à l'heure sur son portable et se dit sans affolement, qu'il allait une nouvelle fois arriver en retard au commissariat. Gilles assurait depuis plus de dix ans le commandement du commissariat du 18^e arrondissement à Paris et où persistait l'idée reçue selon laquelle un chef doit toujours être le premier au bureau pour appuyer sur l'interrupteur le matin et éteindre le soir. Pour ce qui était d'éteindre, il n'y avait aucun problème, il était toujours le dernier, passant toutes ses soirées jusqu'à tard dans la nuit au bureau, absorbé par son travail certes, mais aussi pour éviter de se retrouver seul chez lui. Mais qui s'en souciait à part le planton de service ? Ensuite, Gilles se rase et prit le temps de se regarder dans la glace pour contempler son air défraîchi

et malgré cela, se trouva plutôt présentable. À quarante-cinq ans, il était encore bien conservé, cet « encore » tenant au fait qu'il avait été plutôt beau à vingt ans, ce dont il n'avait jamais eu conscience d'ailleurs, mais dont il s'était joyeusement servi, se rendant compte assez vite de l'attraction qu'il exerçait d'emblée sur la gent féminine. Pour autant, s'il avait joué de ces atouts, ils n'avaient, semble-t-il, jamais altéré sa chaleur et sa gentillesse.

Vingt-cinq ans plus tard, son mode de vie n'aidant pas, il était plus maigre, avait des cernes sous ses yeux vairons, mais conservait toujours ses épais cheveux noirs parsemés de quelques cheveux gris, qu'il laissait toujours un peu trop longs, à un âge où beaucoup de ses semblables étaient gros et à moitié chauves.

Il s'habilla rapidement, car il n'avait jamais été très soucieux de son apparence : il portait uniquement des chemises indiennes à col Mao, des jeans ou des pantalons en coton devenus informes et une veste délavée en tissu rugueux. Contrairement à la plupart de ses collègues hauts gradés comme lui, il ne portait jamais de costume ni de cravate. Au commissariat, pensait-il, ils avaient dû finir par s'habituer à son look d'éternel étudiant.

En regardant par la fenêtre, il remarqua combien le ciel de cette ville de pluie qu'était Paris et qui semblait si allergique au soleil, était gris, mais peu lui importait. Il avait grandi dans un petit village à la campagne et détestait tout ce qui s'y rapportait : les journées ennuyeuses et les nuits où il était impossible de se promener le long de l'unique rue sans faire aboyer les nombreux chiens. Il avait quitté tout cela pour la capitale le plus tôt possible et sans aucun regret. Il aimait tout dans cette ville, jusqu'au bruit de circulation et à l'agitation, mais appréciait surtout les terrasses des cafés, les

boutiques spécialisées et l'activité humaine à toute heure, y compris au milieu de la nuit.

Il n'avait pas loin d'une heure de retard lorsqu'il pénétra dans le commissariat et fut pris, comme à chaque fois, par l'effluve habituelle : mélange d'odeurs de sueur, de vieille crasse, de café et d'eau de Cologne bon marché, senteurs qui devaient certainement sembler répugnantes pour qui pénétrait pour la première fois dans le commissariat, mais qu'il avait fini par apprécier. Il était presque de bonne humeur lorsqu'il croisa Yves, l'un de ses adjoints, un lève-tôt toujours à l'heure, y compris pour ce qui était de quitter le soir à 17 heures pile. Un champion du présentéisme, qui arrivait à faire oublier sa médiocrité et son investissement minimaliste par une visibilité maximale aux heures où tout le monde était présent, c'est-à-dire tous ceux qui, comme lui, aspiraient à rentrer le plus vite possible chez eux le soir. En dehors de cela, pas la peine de compter sur lui, son téléphone portable était souvent coupé et son activité indexée sur le minimum conventionnel. Faisant écho à sa constance en matière de ponctualité, il était également très stable de caractère, affichant en permanence un air hautain et une mauvaise humeur contagieuse. Tout chez Yves irritait Gilles, c'était devenu viscéral : le ton de sa voix, sa suffisance, son arrogance et ses aphorismes à la con, dont celui qui revenait le plus régulièrement : *la ponctualité est la politesse des rois*, convenait tout particulièrement au moment présent.

Ils se saluèrent froidement, Gilles se dirigeant directement dans le bureau où Linh l'accueillit avec un grand sourire. C'était une belle brune, mince, avec de grands yeux noirs orientaux dans un visage plus occidental, brillante alchimie entre un père vietnamien et une mère française. Elle était à première vue l'assistante de rêve, mettant un point d'honneur à ce que tout soit parfait, ou plus exactement qui

ne pouvait s'empêcher que tout soit exécuté à la perfection, avec un pointillisme frisant la névrose. Il lui était reconnaissant de supporter, à l'inverse, son côté plus approximatif.

— Quoi de neuf ? demanda-t-il

— Rien de bien intéressant, la routine habituelle : bagarres, vols, une tentative de cambriolage et une plainte pour violence conjugale finalement retirée par la plaignante. Ah et sinon, très tôt ce matin, un coup de fil du grand patron du Quai des Orfèvres, qui exige que vous vous rendiez sans délai à son bureau.

— Ah bon ? Qu'est-ce qu'il me veut ? Me remonter les bretelles ?

C'était la première fois qu'il était convoqué ainsi et cela n'aurait rien de bon. Gilles prit le temps d'allumer une cigarette qu'il alla griller à la fenêtre de son bureau, en s'asseyant comme d'habitude sur le rebord et du même coup sur le règlement intérieur. Il examina le parvis de l'hôtel de police, dont la couleur ocre n'arrivait pas à égayer le temps grisâtre qui se maintenait. Pour se remonter le moral, il porta son regard sur la pointe du Sacré-Cœur qui émergeait derrière un vaste rempart d'immeubles en briques rouges, ce matin-là enroulé dans une légère brume, qui lui faisait comme une couronne. Comme chaque fois cette contemplation l'apaisa. Mais les mauvais pressentiments et la peur sourde qui revenaient intuitivement, contre lesquels il se battait depuis des années, réussirent tout de même à l'envahir progressivement.